

Christian Bobin

La  
plus que vive

**VesalBookshop.com**

Gallimard

Christian Bobin est né en 1951 au Creusot.

Il est l'auteur d'ouvrages dont les titres s'éclairent les uns les autres comme les fragments d'un seul puzzle. Entre autres : *Une petite robe de fête*, *Souveraineté du vide*, *Éloge du rien*, *Le Très-Bas*, *La part manquante*, *Isabelle Bruges*, *L'inespérée*, *La plus que vive*, *Autoportrait au radiateur*, *Geai*, *Tout le monde est occupé*, *La présence pure*, *Ressusciter*, *La lumière du monde* et *Le Christ aux coquelicots*.

**VesalBookshop.com**

La mort, comme la vie, a ses ritournelles, ses saisons et ses croissances. Aujourd'hui nous sommes au seuil du printemps. Demain, lilas et cerisiers donneront leurs fêtes. Si je me retourne pour te voir dans ta mort débutante, Ghislaine – mais retourner n'est pas le mot qui convient, tu as toujours été en avant, devant –, dans ce temps des derniers gels et des premières floraisons blanches, je te vois comme une jeune Jemme éclatant de rire sous les giboulées. Ton rire me manque. On peut se laisser dépérir dans le manque. On peut aussi y trouver un surcroît de vie. L'automne et l'hiver qui ont suivi ta mort, je les ai occupés à défricher pour toi ce petit jardin d'encre. Pour y entrer, deux portes – un chant et une histoire. Le chant c'est le mien. L'histoire je n'en suis que le conteur, Je l'offre à tes enfants, tes oiseaux de paradis, tes trois vies éternelles : Gaël, Hélène, Clémence. Je les invite à fouler la terre de ce livre, afin de s'emparer d'une lumière qui n'est à personne et dont tu fus la servante exemplaire.

*Ce jour-là, le soir venu, il leur dit :  
« Passons sur l'autre rive. »*

Évangile selon saint Marc, 4, 35

**VesalBookshop.com**

L'événement de ta mort a tout pulvérisé en moi.

Tout sauf le cœur.

Le cœur que tu m'as fait et que tu continues de me faire, de pétrir avec tes mains de disparue, d'apaiser avec ta voix de disparue, d'éclairer avec ton rire de disparue.

Je t'aime : je ne sais plus écrire, je ne vois plus que cette seule phrase à écrire, c'est toi qui m'as appris à l'écrire, c'est toi qui m'as appris à la prononcer comme il faut, avec une énorme lenteur, en détachant chaque mot, avec une lenteur de plusieurs siècles, avec cette lenteur adorable qui était la tienne lorsque tu devais te livrer à des choses pratiques, faire une valise, ranger une maison, tu es la femme la plus lente que j'aie jamais connue, la plus lente et la plus rapide, quarante-quatre ans de ta vie sont passés comme un éclair très lent d'un seul coup avalé par le noir.

Je t'aime – cette parole est la plus mystérieuse qui soit, la seule digne d'être commentée pendant des siècles. À la prononcer elle donne toute sa douceur, à la prononcer comme il faut, en silence, au secret de ta mort fraîche : le e du dernier mot ne s'entend presque pas, il bat des ailes et s'envole, je t'aime Ghislaine, il est hors de question de mettre cette parole à l'imparfait, les fleurs sur la tombe de

Saint-Ondras, en Isère, ont fané une semaine après l'enterrement, je t'aime, cette parole reste vive et le temps de la dire couvre le temps entier d'une vie, pas plus, pas moins.

C'est le 12 août 1995, au Creusot, que la mort te saisit par les cheveux, tu crois te plaindre d'une migraine, tu crois dire quelque chose d'anodin et tu tombes, une pluie d'étoiles rouges partout dans ton cerveau, rupture d'anévrisme, c'est ce que disent les médecins, c'est leur nom pour dire l'indicible, cette soudaine hémorragie de force dans le corps de ceux qui t'aiment – le sang qui ne coule plus dans les veines des morts, ce sont les vivants alentour qui le perdent.

Tu n'as pas eu le loisir d'être malade, la mort est descendue sur toi sans prévenir comme l'aigle noir de la chanson de Barbara, tu aimais bien cette chanteuse, tu aimais cette voix insouciante, libre et amoureuse, « un beau jour ou peut-être une nuit, près d'un lac, je m'étais endormie, quand soudain, semblant crever le ciel, surgi de nulle part, est venu l'aigle noir », ses ailes t'ont recouverte en une seconde, Ghislaine, ses ailes étaient si grandes que l'ombre en est venue sur ceux qui t'aiment et pour longtemps.

Il nous faut naître deux fois pour vivre un peu, ne serait-ce qu'un peu. Il nous faut naître par la chair et ensuite par l'âme. Les deux naissances sont comme un arrachement. La première jette le corps dans le monde, la seconde balance l'âme jusqu'au ciel. Ma deuxième naissance a commencé en te voyant entrer dans une pièce, un vendredi soir de fin septembre 1979, vers les dix heures du soir. Je te rencontre ce soir-là chez ton premier mari, tu arrives quand je m'apprête à partir, tu reviens de ta vie épuisante et tu es là, devant moi, comment dire : pour toujours – même ta mort ne peut rien contre ça. Le reste est simple comme un jeu d'enfant : je te suis. Je te suis dans ce premier mariage, puis dans ton divorce, puis dans ton second mariage. Je traverse les cases de la marelle à cloche-pied, tu continues d'aller et je continue de te suivre.

Pendant seize ans je t'ai accompagnée partout et là, le 12 août 1995, je n'ai pas pu, c'était impossible, je ne comprends pas pourquoi c'est impossible, c'est comme si tu étais derrière une vitre ou derrière l'air, derrière quelque chose qui n'est guère plus épais qu'un millimètre d'air, de lumière et de verre, tu es juste au-delà, quand je regarde je ne vois rien, en regardant bien, longtemps, et j'écris ces lignes pour bien regarder, pour longtemps regarder ce millimètre d'air, de lumière et de verre, en regardant bien

je me dis que je finirai par voir, par comprendre, et même si mes yeux se font au noir, même si l'éblouissement de mort diminue d'intensité, même si un jour je vois et je comprends, je sais que ce millimètre d'air, de lumière et de verre me restera infranchissable – et pourtant toi tu l'as franchi en une seconde, c'est vrai que toi tu avais tous les dons, c'est vrai que j'écris aussi pour ça, pour dire : je sais ce qu'est un génie, j'en ai rencontré un dans ma vie, pendant seize ans j'ai accompagné un génie, tu n'écrivais pas, tu ne peignais pas, tu n'étais pas ce qu'on appelle artiste, savant ou Dieu sait quoi, tu étais le génie à l'état pur, le génie est composé d'amour, d'enfance et encore d'amour, j'aimerais que l'on te voie comme ça, comme tu étais, comme tu es, une merveille d'enfance et d'amour pur, tous les dons dans un cœur rouge comme du feu.

Le Christ, je n'y pense pas. Ce n'est pas un oubli, ce n'est pas un éloignement. Je n'y pense pas, c'est tout. C'est toi qui me l'as donné ou je ne sais trop comment dire, ramené, à moins qu'il ne se soit trouvé pris entre nous deux, comme dans un amour ce qui échappe aux humeurs de l'un et de l'autre, ce qui brille malgré tous obscurcissements, quelque chose qui persiste, qui insiste, quelque chose ou quelqu'un, mais pour l'instant je n'y pense pas, je ne mets pas de nom, je n'ouvre pas de Bible, je ne viendrai à cette chose que lorsqu'elle sera épurée de toute consolation, rincée de tout imaginaire, je sais très bien que je ne te reverrai plus sur cette terre, que c'en est